

- [BEN 09] BENOIST J., « ... Et actes de langage : d'un débat entre Austin et Strawson », dans J. BENOIST, *Les limites de l'intentionnalité. Recherches phénoménologiques et analytiques*, p. 39-66, Vrin, Paris, 2009.
- [CAS 04] CASSIN B. (DIR.), *Vocabulaire européen des philosophies, Dictionnaires Le Robert*, Le Seuil, Paris, 2004.
- [DAV 01] DAVIDSON D., *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford University Press, New York, 2001.
- [HAN 07] HANKS P., « The Content-Force Distinction », *Philosophical Studies*, n° 134, p. 141-64, 2007.
- [HAN 15] HANKS P., *Propositional Content*, Oxford University Press, Oxford, 2015.
- [LAR 08] LARSSON B., « Le sens commun ou la sémantique comme science de l'intersubjectivité humaine », *Langages*, vol. 170, n° 2, p. 28-40, 2008.
- [QUI 77] QUINE W.V.O., *Le mot et la chose*, Flammarion, Paris, 1977.
- [REC 81] RECANATI F., *Les énoncés performatifs*, Éditions de Minuit, Paris, 1981.
- [REC 16] RECANATI F., « Force Cancellation », *Synthese*, p. 1-22, 2016.
- [ROU 16] ROUX J.-M., *Les degrés du silence. De la juste place du sens dans le langage et dans la perception chez Austin et Merleau-Ponty*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2016.
- [SBI 07] SBISA M., « How to read Austin », *Pragmatics*, vol. 17, n° 3, p. 461-473, 2007.
- [STR 49] STRAWSON P. F., « Truth », *Analysis*, vol. 9, n° 6, p. 83-97, 1949.
- [TLFi] Trésor de la langue française informatisé, ATILF – CNRS et Université de Lorraine, disponible à l'adresse : <http://www.atilf.fr/tlfi>.
- [TRA 97] TRAVIS C., « Pragmatics », dans B. HALE, C. WRIGHT (DIR.), *A Companion to the Philosophy of Language*, p. 87-107, Blackwell, Oxford, 1999.
- [TRA 03] TRAVIS C., *Les liaisons ordinaires*, Vrin, Paris, 2003.
- [WIG 99] WIGGINS D., « Meaning and truth conditions : from Frege's grand design to Davidson's », dans B. HALE, C. WRIGHT (DIR.), *A Companion to the Philosophy of Language*, p. 3-28, Blackwell, Oxford, 1999.

Chapitre 6

Avec le sens commun comme horizon : d'un sens donné au sens comme projet

« Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? Par pure aporie ou bien par affirmations et négations infirmées au fur et à mesure, ou tôt ou tard. Cela d'une façon générale. Il doit y avoir d'autres biais. Sinon ce serait à désespérer de tout. Mais c'est à désespérer de tout. À remarquer, avant d'aller plus loin, de l'avant, que je dis aporie sans savoir ce que ça veut dire. Peut-on être éphectique autrement qu'à son insu ? Je ne sais pas. »

[BEC 04, p.7-8]

6.1. Introduction

Si l'on fait le choix de ne pas, d'emblée, prendre le parti des formes linguistiques en tant que supports d'abstraction du réel expérientiel, on pourra sans doute voir une aporie dans le fait d'essayer de saisir l'idée de « sens commun » en la rapportant essentiellement au langage verbal. Il est en outre probable que la combinaison lexicale « sens commun » ne corresponde à une notion déterminée que pour des francophones versés dans une culture intellectuelle¹. Sans vouloir négliger le rôle, dans l'économie

Chapitre rédigé par Bruno COURBON.

1. Il n'est pas évident que le terme de *sens commun* renvoie à une notion partagée par tous les francophones. On doit ainsi distinguer ce terme de mots comme *table*, *arbre* ou *liberté*, qui renvoient à des notions relativement « évidentes » pour la plupart des francophones. La notion de « bon sens » est beaucoup plus répandue. Il se peut que l'utilisation variable, dans des formes d'usage ordinaire, des syntagmes *bon sens* et *sens commun* reflète des tendances culturelles. Une comparaison entre la presse générale québécoise (*Le Soleil*, *Le Devoir*) et des

discursive, de la notion qu'exprime le terme de *sens commun*, j'ai ainsi fait le choix de faire porter la réflexion plutôt sur l'idée de « sens (en) commun » et ce qu'elle peut impliquer du point de vue d'une sémantique empirique.

Bien que le sens linguistique soit généralement conçu comme un prérequis des échanges verbaux (regard vers l'amont), les pratiques linguistiques, par le fait qu'elles contribuent à l'établissement de liens sociaux, sont également déterminées par le projet sous-jacent qui consiste à cultiver un horizon de sens collectif (regard vers l'aval). Dans la mesure du possible, j'aimerais aborder la question du sens linguistique sous un angle relativement concret, en ne l'enfermant pas dans une réflexion exclusivement centrée sur des formes linguistiques détachées des conditions de leur utilisation (perspective morphocentrique classique). Cela implique d'établir une distinction entre, d'une part, l'impression d'identité sémantique que produit la relative stabilité de formes sémiotiques en circulation, et, d'autre part, les communautés de sens effectives, plus restreintes, qui supposent qu'un certain nombre de sujets tournent leur attention vers des objets référentiels spécifiques. Se noue, entre formes communément partagées et communautés d'attention², une relation de renforcement réciproque ou d'établissement de sens. En tant qu'usagers, nous avons tendance à minimiser l'importance de la variabilité des usages sémantiques effectifs au profit de représentations générales du « sens linguistique ». La croyance dans l'identité sémantique théorique de formes abstraites de tout contexte de réalisation, en partie imaginées, prend ainsi le dessus sur la conscience que les usagers peuvent avoir des divergences interindividuelles³ dans les façons de projeter du sens sur des formes communes. Le fait que l'on veuille voir d'abord les aspects théoriquement communs du sens en partage est une façon de répondre au projet de communication et d'en faciliter la réalisation. Ce projet vise en règle générale le maintien d'un certain ordre social (idéal). Ce n'est par exemple qu'à partir du moment où le sujet parlant se questionne sur le sens précis d'une unité lexicale comme *antioxydants* qu'il prend conscience qu'elle peut donner lieu à une multiplicité d'interprétations et de compréhensions. Si l'on va au-delà dans l'analyse de la signification générale portée par les morphèmes *anti-*, *oxyd-* et *-ant*, ce qu'il y a de commun, du point de vue sémantique, entre la compréhension de ce terme par un(e) spécialiste de l'alimentation, par une personne qui s'intéresse à la nutrition, ou par quelqu'un qui ne fait qu'en entendre parler (à travers, notamment, la promotion des vertus de produits alimentaires destinés à la consommation), n'est pas clair. Pour certaines unités lexicales, le sens effectivement

quotidiens français plus ou moins équivalents (*Le Figaro*, *Le Monde*) révèle, au cours des années 2010, une surreprésentation relative, dans la presse française, de l'expression *sens commun*, comme on note, du côté européen, une surreprésentation des notions de *lien social* et de *monde commun*. On peut voir là des façons différentes de produire « du » monde une vision commune (commune à des communautés culturelles – en l'occurrence distinctes – dans lesquelles l'expérience est présentée de façon relativement différente).

2. La notion de *communauté d'attention* sera présentée dans la deuxième partie de ce texte.

3. Et des raisons qui expliquent ces divergences.

commun (sens en partage) reste très relatif : les sujets de langue ne connaissent pas toujours les mêmes usages de celles-ci (et [donc ?] ils ne les associent pas aux mêmes champs lexicaux) ; surtout (si l'on fait le choix, en tant que linguiste, de se rapprocher de données plus concrètes que les formes linguistiques, qui, prises seules, sont par nature abstraites), on constate que certains sujets ont une connaissance approfondie de ce à quoi les utilisations en syntagme d'unités lexicales peuvent servir à faire référence, tandis que d'autres n'en ont qu'une idée très vague, voire confuse. Dès lors que l'on prend en considération la diversité effective des projections sémantiques que les sujets nourrissent de savoirs concrets auxquels ils peuvent rattacher leur expérience (et *vice versa*), on doit composer avec le fait que la part commune de sens projeté sur une forme est plus ou moins étendue selon les objets de référence et selon l'expérience qu'en ont les sujets (cette part commune de sens est sans doute plus grande pour une unité comme *route* que pour un terme « banalisé » comme *antioxydants*, du fait, déjà, que la route relève de l'expérience concrète, ce qui n'est pas directement le cas des antioxydants).

Dans l'esprit des sujets de langue (c'est-à-dire dans leur perception sémantique), le sens linguistique se présente souvent – bien que de manière éphémère – comme un donné illusoirement évident. Qui appartient à une même communauté d'idiome part du principe, sauf indications contraires, que les formes linguistiques générales produites dans son idiome comportent un sens largement partagé lorsqu'elles circulent dans ce qu'il se représente comme sa communauté linguistique d'appartenance. C'est là une confusion courante, entre « la langue » au sens symbolique de repère socio-identitaire, et « la langue » au sens pratique d'interface conceptuelle structurée et structurante (cf. « on ne parle pas la même langue » adressé à une personne qui parle effectivement le même idiome, mais dont les schèmes d'interprétation du monde semblent incompatibles avec les siens propres). Tout grain de sable dans les rouages de la communication risque de mettre en péril la relation à l'autre. La plupart du temps, de crainte de troubler l'ordre social dont ils ont une image idéalisée, les sujets tâchent de trouver une solution qui préserve la relation qui les unit. Les cadres spécifiques dans lesquels les usages linguistiques répondent à un besoin de précision particulier (sciences, techniques, domaine juridique...) font à cet égard figure d'exceptions, puisque la tension cognitive qui y prime tend à rendre moins évident le maintien de l'ordre relationnel : plutôt que d'informer ou de s'informer, plutôt que de vanter les mérites de quelqu'un, de se rapprocher ou de se tenir à distance de telle ou telle personne, il s'agit de préciser un « contenu ».

Pour répondre aux objectifs spécifiques de cet ouvrage collectif, mon raisonnement a été le suivant : n'étant pas en mesure de circonscrire précisément l'extension de la notion de sens commun et ses variations sémantiques au sein de la francophonie (de son absence chez certains locuteurs à sa « polysémie » chez d'autres), j'ai pris le parti de ne pas enfermer *a priori* l'utilisation que je ferai du terme *sens commun* dans l'une ou l'autre de ses définitions spécifiques telles qu'on les trouve consignées

dans les dictionnaires généraux⁴. Prévaudront donc ici des emplois non figés de la combinaison *sens + commun*. Il ne sera pas question de décrire les significations auxquelles peut renvoyer l'expression *sens commun* dans des usages établis, socialement circonscrits : ne seront donc présentées ni analyse du terme et de ses usages, ni typologie des significations dans lesquelles il est utilisé. La démarche consiste à prendre la combinaison *sens + commun* comme point de départ d'une réflexion sur les conditions qui favorisent ou limitent l'établissement de communautés sémantiques, c'est-à-dire de modes de sémantisation relativement concrets, communs à des ensembles plus ou moins identifiables d'usagers. Seront pris en considération des facteurs de différents ordres (déterminants culturels, attentionnels, mais également sensibilités et affects). Ces facteurs, conjointement avec les formes linguistiques *stricto sensu*, jouent un rôle spécifique dans la production d'un horizon de sens collectif (un sens en commun). Je fais l'hypothèse que les lignes d'horizon sont bien souvent aussi importantes que le « contenu » sémantique spécifique des éléments linguistiques. Ceux-ci contribuent à dégager et à fixer celles-là. Les formes langagières ne rempliraient donc pas seulement un rôle cognitif, mais elles participeraient aussi au projet de construction continue d'une communauté idéalisée (cela expliquerait la croyance commune, *a priori*, dans un sens largement partagé).

S'interroger sur le sens commun (à un groupe ou à une communauté non prédéfinie) est une façon de poser la question du sens. Comme nous le verrons dans le présent texte, un tel questionnement oblige à engager un travail de définition de ce qui, du point de vue sémantique, se trouve partagé à l'échelle intersubjective, concrètement ou sous des formes abstraites. Ces éléments sémantiques en partage seront mis en relation ici avec des communautés référentielles. Nous verrons au cours du développement que les formes linguistiques peuvent constituer un piège géométrique : par leur puissance évocatrice, celles-ci ont la propriété de masquer ou d'occulter des pans entiers du réel, y compris linguistique, dans le temps même où, mises au service de la signification, elles sont utilisées.

Si nous faisons l'économie de l'hypothèse d'une langue commune comme totalité partagée par tous ses locuteurs [NYC 08], doit-on, pour rester cohérents, exclure l'idée qu'il existe *a priori* un sens (en) commun ? Je pense que non. J'aimerais défendre la thèse, assez simple, que le sens commun est à la fois un projet et un substrat d'expérience partageable, dont nous pouvons, à certaines conditions, être les

4. Le *Trésor de la langue française* consigne trois significations du syntagme *sens commun* (toutes trois figurent dans l'article « SENS »). L'une est spécialisée en philosophie (Aristote) : « Sens central, faculté mettant en commun et coordonnant les données de tous les sens en les rapportant à un même objet et permettant ainsi la perception de celui-ci. » Les deux autres ne reçoivent aucun marquage spécifique : « Manière de juger, d'agir commune à tous les hommes raisonnables » ; « Ensemble des jugements, des opinions donnés comme ne pouvant être raisonnablement remis en question ».

héritiers et les propagateurs⁵. En présentant dans un premier temps quelques cas de différences sémantiques partagées, notamment sur le plan diatopique, je reviendrai sur l'impression trompeuse que nous pouvons avoir de partager « le même sens » que d'autres usagers de « la même langue ». Je proposerai ensuite de situer la sémantisation partagée dans des *communautés référentielles*, avant de clore cette contribution par un examen sommaire des dédoublements du sens, écartelé entre le concret de l'expérience brute et la mise à distance imposée par l'habitude que chacune a de manipuler des formes linguistiques. L'ordre que suit la progression de ce texte reflète les étapes qui y ont conduit : contextualisation et observations dans un premier temps, ébauche de conceptualisation ensuite, et, enfin, prolongement par une réflexion sur les répercussions sémantiques de deux types d'expérience possibles, étroitement reliés : l'expérience sémiotisée (médiatisée par des signes langagiers) et l'expérience concrète (non ou peu médiatisée par du langage).

6.2. Le sens présenté comme un donné de l'expérience linguistique : sens (en) commun

La réflexion présentée ici trouve en partie son origine dans le double constat suivant : 1) la façon dont le sens est exprimé par l'intermédiaire de langues présente une grande variabilité à l'échelle individuelle et collective (variabilité qui semble être d'autant plus élevée que les repères référentiels diffèrent, fluctuent ou changent) ; 2) bien que des formes communes soient partagées, les valeurs d'usage qui s'y rattachent ne peuvent quant à elles être communes – quand elles le sont – qu'à des niveaux de généralité relativement élevés ; ainsi, malgré d'incontestables tendances interindividuelles pour ce qui est de la compréhension d'un sens global, les significations linguistiques, dans leur spécificité, ne sont qu'imparfaitement comprises de la même façon par tou(te)s. Par exemple, l'image spécifique que permet d'exprimer une combinaison comme *faire le pont* peut étonner ou amuser les francophones (natifs ou non) qui n'en possèdent pas la clé référentielle. En effet, il est difficile, sans ancrage référentiel, de savoir de quoi il s'agit : d'une position du corps dans l'espace ? d'un geste ? d'un branchement électrique ? Seule la bonne clé référentielle permet d'associer à une expression de ce genre un sens figuré. En l'occurrence, cette clé est en bonne partie conçue à partir de particularités régionales relatives à l'organisation du travail et des périodes de congé, et à son application à la dimension temporelle. Ailleurs, d'autres particularités régionales (relatives à une conception du travail et du temps différente) expliquent l'emploi courant du verbe *tip(p)er* (au sens de « laisser un pourboire [au restaurant, au café, mais aussi à l'hôtel, à un livreur et pour toutes autres sortes de services] »). Des formes d'usage régionalement courant comme *faire le pont* ou *tip(p)er*, dont l'emploi pourrait paraître anecdotique, révèlent

5. L'idée du sens commun comme « projet » m'a été inspirée par la lecture d'un ouvrage de Fernand Dumont, qui voit dans la culture un « projet sans cesse compromis » [DUM 14].

le lien étroit entre ancrage référentiel et intégration culturelle du sens partagé. Ce lien entre référence et spécificités culturelles sous-tend aussi l'établissement de structurations sémantiques entre unités lexicales. Ainsi, la répartition sémantique de mots aussi banals que *femme*, *dame* et *madame*, ou celles de *humain* et *homme* ou de *gars*, *filles* et *garçon* divergent à travers la francophonie, de même qu'elles peuvent différer selon les individus (on peut comparer ces différences de « sens » avec la compréhension de *personne* dans un énoncé comme *Il y avait une quinzaine de personnes* : pour certains usagers, l'estimation inclut les enfants, pour d'autres non).

L'un des principaux problèmes que soulève un questionnement sur l'idée de sens (en) commun rapporté à l'usage de formes linguistiques est le décalage, entre, d'une part, la croyance commune dans la stabilité du fondement sémantique de formes linguistiques connues et reconnues, et, d'autre part, la diversité de valeurs et de sens que les usagers projettent sur celles-ci selon, notamment, l'expérience et la connaissance qu'ils ont des réalités afférentes. Un tel décalage peut se manifester sous la forme d'un déni de réalité, quand la réalité est trop diverse pour qu'il soit possible de l'appréhender de façon uniforme. Avant de poursuivre plus avant, j'aimerais faire un point sur l'usage qui est fait ici des notions de sens et de signification. Sans trop nous éloigner d'habitudes conceptuelles, la signification linguistique sera vue comme une façon dont le sens est tourné (une tournure de sens)⁶ : tandis que le sens intègre sans limites des propriétés non formelles (attention ou regard partagé, expérience sensorielle, sensibilité, mémoire affective...), la signification, quant à elle, est définie par les limites matérielles et immatérielles des formes qui la rendent possible (c'est en cela que l'on dit de la signification linguistique qu'elle est « informée », au sens où elle passe par des formes linguistiques). Cette distinction non exclusive (*sens* sera utilisé ici comme terme générique) suit dans une large mesure le potentiel sémantique des unités *sens* et *signification* dans l'usage ordinaire (tandis que *signification* reste dépendant de la base *signe*, *sens* rend possible non seulement *sémantique*, mais également *sensible*, *sensoriel* et *sensuel*). Avant de présenter quelques exemples de partage du sens (au sens de « division » et de « mise en commun »), je dirai quelques mots du sens linguistique comme horizon projeté, conception qui repose à la fois sur l'apparente naturalité du sens, et sur le caractère essentiellement sociostabilisateur (voire sociogène⁷) de la façon de le tourner formellement.

6. De façon imagée, on peut se représenter la signification comme on façonne de l'argile en poterie. Le sens résiduel, que permet ce façonnement, dépend des matériaux utilisés et du double mouvement de rotation du tour et de la main de l'artisan. Le façonnement du sens linguistique s'appuie le plus souvent sur des modèles formels, qui sont imités, reproduits, transformés, etc. Autrement dit, la signification procède en général d'une idée du sens, laquelle est mise en formes.

7. Je tiens, par l'utilisation du terme *sociogène*, à insister sur le fait que les pratiques langagières participent du fondement du social.

Du fait qu'il nous parvient par l'intermédiaire de formes relativement figées, le sens linguistique se présente comme un fait d'évidence. Tout contribue à « le » concevoir comme une réalité uniforme, stable et autonome (déjà, dire « le sens linguistique » réduit à l'unité [représentée] la somme des phénomènes et processus impliqués dans les dynamiques sémantiques⁸) :

1) hérité dans certaines conditions, « le » sens linguistique se présente comme un donné dont chaque première exposition dans l'histoire des pratiques individuelles échappe en général à la mémoire consciente ;

2) associé dans l'usage à « quelque chose » du monde, on présuppose d'emblée son existence univoque, à un certain niveau de généralité (mettre systématiquement en doute la stabilité du sens linguistique reviendrait à se couper d'une partie constituante de la relation à cet en-dehors des formes linguistiques qui, à l'ordinaire, se présente à soi de façon assez claire pour que l'on soit en mesure d'en dire quelque chose) ;

3) résultant d'un effort d'apprentissage parfois conscient, « le » sens constitue pour les individus un horizon collectif, qui oriente leurs pratiques et se présente à eux comme la garantie nécessaire pour faire partie d'une communauté d'intercompréhension, c'est-à-dire pour qu'ils se sentent appartenir à un « nous » qui les dépasse et en même temps les relie. Selon l'échelle d'appréhension des phénomènes linguistiques, ce « nous » est en constante évolution, de la dyade concrète à l'intuition d'une communauté globale, en passant par des groupes de sujets que relient entre eux des pratiques ou des intérêts partagés⁹. Le sens (mis en) commun ressemble ainsi de prime abord à une tension vers un horizon sémantique dynamique présenté sous l'angle du collectif. Il sous-entend dans une certaine mesure la quête d'une harmonie sociale, jusque dans des complicités interactionnelles éphémères. La représentation de « la langue » héritée des diverses formes de linguistique structurale tend à simplifier considérablement (et à outrance) la complexité interindividuelle des objets de sémantisation (de leur appréhension à leur transformation, en passant par leur appropriation et par leur diffusion).

Fonder l'analyse sémantique sur le postulat que les significations linguistiques sont non seulement clairement identifiées, mais, en outre, que les façons dont elles sont mises en œuvre sont également distribuées au sein de la communauté théorique des sujets qui parlent un idiome, revient implicitement à écarter l'idée que les

8. Dynamiques sémantiques qui présentent une certaine hétérogénéité : accès au sens, intuition linguistique, appropriation de normes sémantiques, connaissance de significations, interprétation, sont de nature différente.

9. Je rejoins ici d'une certaine façon la position pragmatéminologique présentée dans [VEC 05], qui met en avant la nécessité, pour accéder au sens commun, de définir des communautés de taille relativement modeste, soudées par un lien social tangible.

communautés empiriques de pratiques et de valeurs aient des effets directs et indirects sur le façonnement des significations. Autrement dit, cela revient à faire abstraction du fondement radicalement intersubjectif et sociogène de la plasticité sémantique, qui commence par son inscription la plus locale (milieu familial, région ou ville, cercles d'amis, etc.). Prenons le cas de figure suivant : une divergence consciente de sensibilité peut conduire à éviter ou à atténuer l'emploi de certaines formulations. Il paraît difficile de penser que, de façon générale, ce genre de contraintes qui pèsent sur l'expression n'ait aucune répercussion sur les habitudes sémantiques. Certes, l'emploi de termes de l'analyse sémantique comme *signification* et *réfèrent* tend à entériner le postulat selon lequel il y aurait une barrière ontologique entre processus de signification (« abstrait », « épuré ») et pratique référentielle (« concrète », « circonstancielle »). Je fais l'hypothèse que l'une et l'autre sont en constante interdépendance¹⁰. Le phénomène est flagrant lorsque l'évitement référentiel est la norme, comme dans le cas des euphémismes relatifs à des tabous : ceux-ci cimentent un horizon culturel, en maintenant une dissociation entre l'image d'un monde idéalisé et des réalités socialement gênantes. Le malaise palpable que l'on peut observer lorsqu'il s'agit d'appréhender objectivement des différences interindividuelles (de corpulence, de « couleur » de peau, de sexe, d'âge, etc.) procède de ce genre de décalage, entre, d'une part, l'image, généralement ethnocentrique, d'un humain uniforme stéréotypé, et, d'autre part, la diversité inhérente au réel effectif [BOU 01]. Ne pas dire, éviter de dire, dire en n'étant pas conscient de heurter un tabou, oser dire en sachant qu'on ne se conforme pas à une norme fixée dans un certain milieu, voilà autant de conditions concrètes qui dirigent l'élaboration et la perpétuation de sens (en) commun.

Perçu comme un donné parce qu'il se manifeste à nous par l'intermédiaire de formes clairement identifiées, le sens linguistique se trouve profondément naturalisé, au sens où il semble aller de soi, mais également au sens où il *faut* qu'il aille de soi. Il y a là, en fait, un paradoxe : cet objet à très haute teneur historico-culturelle se présente à nous comme un fait apparemment « naturel », spontané. Que le sens inscrit dans des formes linguistiques soit perçu comme un « fait » (ce qu'indique le

10. Cette interdépendance permet d'envisager les relations entre collectif et individuel de façon plus souple que dans un modèle où les significations sont 1) nettement identifiées, et 2) également distribuées. Par exemple, le même objet, que des sujets percevants jugent « subtil », peut être considéré comme « fade » ou « insipide » par d'autres, tandis que d'autres encore ne le remarqueront pas du tout. Les accès à des composantes du monde ne sont pas également partagés. Il faut ainsi composer avec le fait que ce qui est très concret dans l'expérience de certains sujets peut ne pas exister ou être très abstrait dans l'expérience d'autres sujets. Il s'ensuit que la référence (sa possibilité et ses modalités) n'est jamais vraiment tout à fait commune. Il est difficile de croire que ces différences d'accès « au monde », parfois considérables, n'aient aucune incidence sur le sens partagé par l'intermédiaire des formes linguistiques (niveau de la signification).

concept même de signifié) montre à quel point sa naturalisation est grande. Le questionnement, quand il est suscité, porte en général sur la relation que le sens linguistique peut entretenir avec « quelque chose » de représentable. Le sens *doit* donc aller de soi pour que nous puissions nous comprendre. Si nous nous mettions à douter radicalement du caractère « naturellement » stable et collectif du sens linguistique, nous perdriions alors la confiance que nous mettons dans nos outils verbaux¹¹.

Nous faisons couramment l'expérience de partager du sens, selon la double signification que comporte la notion de partage. D'une part, nous avons l'impression de comprendre *en contexte* la manière dont d'autres que nous comprennent ; autrement dit, nous avons l'impression de pouvoir nous « ajuster » au sens que met autrui derrière les mêmes formes linguistiques, *en contexte et hors contexte*. D'autre part, malgré cette première impression, nous sommes temporairement conscients, à travers notamment des désaccords ou des malentendus manifestes, que les interprétations que nous proposons du réel¹² divergent, ce qui souvent implique aussi des divergences d'ordre sémantico-linguistique (pour nombre de francophones, par exemple, *être chauve* renvoie à l'idée de n'avoir aucun cheveu sur le crâne, mais pour certains sujets parlants, la classe référentielle inclut aussi des personnes qui ont des cheveux en quantité limitée). Dans la suite de ce texte, je commente quelques cas qui illustrent l'imbrication de ces deux sens dans lesquels il est possible d'entendre l'expression de « partage de sens ».

« À gauche ! », dit A en pointant du bras la droite (en l'occurrence, A et B sont assis dans une voiture en déplacement et vont par conséquent dans la même direction). Parler de simple lapsus, ici, est un peu court. Cela ne dit rien de la compréhensibilité du propos, malgré sa contradiction de fait. L'interprétation « du » monde que propose cet énoncé contradictoire est certes erronée du point de vue de la norme historique générale (c'est-à-dire relativement à ce que, depuis le XV^e siècle, les francophones ont l'habitude de faire correspondre, sur le plan physique, à la forme *gauche*), mais cela n'empêche cependant pas les interactants de pouvoir créer une norme locale, comme on le voit dans l'énoncé suivant (accompagné de rires, il a été produit peu après un emploi orientationnel de *gauche* au sens de « droite ») : « Bon alors, maintenant tu prends à droite, enfin à gauche pour toi... à la nouvelle gauche. » Même dans les cas les plus contraires à la raison conventionnelle, un locuteur est généralement en

11. On peut imaginer les conséquences sociales d'une telle perte de sens.

12. Les formes linguistiques effectivement matérialisées font partie du réel. Le fait même qu'elles soient exprimées leur confère le statut d'objets de l'expérience (plus ou moins) collective. Si je rappelle l'appartenance du linguistique au réel, c'est que, malgré la somme de travaux sur les discours « épilinguistiques » ou sur l'autonymie, il n'est pas rare de rencontrer des conceptions déréalisantes des faits linguistiques. C'est un point sur lequel nous reviendrons dans la dernière partie de ce texte.

mesure – dans certaines conditions (familiarité avec l'interlocuteur, etc.) – d'instituer une contre-norme locale, aussi éphémère soit-elle. On se situe là à la jonction entre valeur, signification et ancrage référentiel. Les points cardinaux offrent un cas emblématique du même type : on peut parfaitement comprendre comment s'organise géométriquement le quatuor *nord/sud/est/ouest*, tout en ayant des difficultés à embrayer l'un ou l'autre de ces noms pour se repérer dans un espace physique concret. Ce décalage révèle l'écart qu'il peut y avoir entre la connaissance théorique (que tend à résumer un dictionnaire de langue général), et les savoir-faire pratiques, qui consistent dans des modes d'articulation hétérogènes du point de vue intersubjectif entre expérience vive, sémantisation et compréhension relative des significations.

L'échange suivant, entre L et P, illustre un autre cas de différence typique dans le repérage sémantique d'un usage lexical. L, Québécoise, et P, Français, ne disposent pas de la même signification saillante du mot *bleuet* dans l'expérience qu'ils ont de « leur » langue. Après que L a dit à P qu'on mange des bleuets au Québec, P est perplexe. Jusqu'alors, ni L ni P n'avaient conscience que l'usage principal qu'elle/il connaissait du mot *bleuet* ne renvoyait pas aux mêmes réalités selon la région du monde. Du côté américain, le mot renvoie d'abord à une petite baie du même genre que l'airielle ou la myrtille (cf. *blueberry*). Du côté européen, *bleuet* sert d'abord à faire référence à une petite fleur bleue de la famille des centaurees. La base sémantique commune à ces usages (et à d'autres usages aujourd'hui moins courants du mot *bleuet*) pourrait être formulée comme suit : « objet ou espèce naturelle de taille relativement petite et de couleur bleue » (voir [COU 12, p. 184]). L'échange entre L et P illustre le fait que, pour bon nombre de francophones, ces deux significations-types de *bleuet* ne sont pas en « variation » diatopique. Elles ne le sont que dans une conception désaffectée de « la langue », si l'on opte pour un point de vue métalinguistique désubjectivé. La variation n'existe effectivement que pour les francophones conscients de la différence entre usages sémantiques. De façon générale, quand ils le peuvent les sujets de langue prennent l'habitude, au cours de leur existence linguistique, de choisir, pour être plus facilement compris, d'utiliser certaines dénominations plutôt que d'autres selon la communauté dans laquelle ils se trouvent.

Ce genre de différences, qui touche directement à la structuration sémantique de champs lexicaux, peut être repéré par des normes sociales ou régionales à travers la francophonie. Voici deux exemples qui illustrent des faits courants à cet égard : 1) les noms de repas (*déjeuner/petit-déjeuner, dîner/déjeuner, souper/dîner + lunch, goûter, collation*) ; 2) les noms de périodes de la journée (*matin/matinée/avant-midi, midi, après-midi, soir/soirée*). Dans l'un et l'autre de ces cas, la valeur d'usage de chaque dénomination est renforcée par des habitudes de « découpage » de la réalité temporelle telle que les sujets se la représentent dans leur culture de référence. Ainsi, le découpage de la journée en périodes nommées *matin/matinée, avant-midi,*

midi, après-midi, soir/soirée, est déterminé par des habitudes collectives¹³ qui ont un effet direct sur le sens que prennent ces dénominations. Des francophones peuvent être surpris de constater que ce qu'ils considèrent comme une « fin d'après-midi » correspond, pour d'autres francophones, à la « soirée » (17 h ou 17 h 30, par exemple) ; de même, pour certains francophones l'« après-midi » peut commencer au moment où d'autres sont encore en plein « midi » (à 13 h, par exemple).

Les différences de structuration sémantique¹⁴ ne concernent pas seulement des formes de découpage de réalités conçues de façon linéaire comme les séquences chronologiques ; elles touchent également des énoncés expressifs comme *Putain !* et *Merde !*, qui constituent des faux-amis diatopiques, dans la mesure où, d'une région à l'autre de la francophonie, ils n'occupent pas la même place dans les paradigmes respectifs qu'ils intègrent. Perçus comme des jurons exogènes dans le français du Québec, *Putain !* et *Merde !* y sont moins forts que les sacres *Tabarnak !*, *Câliss !*, *Criss !* ou *[O/A]sti !* Ce sont essentiellement ces derniers (les sacres) qui donnent lieu à la création de formes atténuées¹⁵ (comme *tabarouette, tabarnouche, crime, câline*, etc.). Du côté français, les formes *Putain !* et *Merde !* sont directement atténuées (en *mince, mercredi, merdoum, pétard, tain, purée, zut, flûte...*). L'emploi québécois et l'emploi français d'unités-énoncés telles que *Putain !* et *Merde !* ne prend manifestement pas appui sur le même repère sémantique spécifique (ils ne peuvent clairement pas jouer le même rôle actionnel). Mais ils contribuent à diffuser une valeur générale partagée, qui relève de l'expressivité (on trouve en général ces unités dans le même genre de contextes : énervement, insulte, critique...). Étant donné que ce sont les sacres qui, au Québec, constituent les formes les plus marquées du point de vue de l'expressivité, les unités *Putain !* et *Merde !* – qui ne sont pas des sacres – remplissent alors une fonction euphémistique. On constate ainsi que l'intensité de la charge affective que manifeste une même forme expressive n'est pas commune à l'ensemble des francophones, du fait qu'elle n'intègre pas les mêmes structures morphosémantiques.

Les différences de structuration sémantique s'imprègnent facilement des habitudes de regard propres à chaque « culture ». Non seulement les usages linguistiques qui circulent dans une communauté se caractérisent par des formes de sens spécifiques, mais les membres de ladite communauté s'orientent aussi tacitement en se référant à

13. Ces habitudes – heures de coucher et de lever, heures de repas, heures d'ouverture des bureaux et des commerces, horaires de travail traditionnels... – ne sont pas les mêmes à travers la francophonie.

14. On insiste surtout, dans les études variationnelles, sur des différences diatopiques élémentaires, de « formes » ou de signification. Sur le plan interindividuel en général, les différences structurelles sont toutefois essentielles, bien qu'elles soient moins directement perceptibles que les types de différences précédemment mentionnés.

15. À ce sujet, voir [DOS 15].

un certain « système » de valeurs structurelles et morales qui conditionnent l'usage des formes linguistiques. Qu'il s'agisse de nommer des réalités matérielles ou immatérielles, les différences de structuration du sens sont définies par des normes-repères auxquelles les sujets rapportent leur usage le plus courant (par exemple, bien que matériellement semblables, les types de fournitures scolaires ou les modèles de véhicules à moteur ne sont ni nommés, ni « classés » de la même façon dans les usages du français en Amérique du Nord et en Europe).

Les quelques cas présentés illustrent un fait d'expérience banal : derrière une forme linguistique se logent fréquemment des habitudes interprétatives différentes, tant et si bien que l'on peut éprouver le sentiment de se trouver comme face à une langue étrangère lorsque l'on est confronté à des usages divergents de formes pourtant communes et partagées dans un idiome que l'on est censé parler couramment (la combinaison *une couple de*, dans les usages du français au-Canada, peut ainsi porter à confusion, dans la mesure où, pour certains usagers elle signifie « un nombre indéterminé, mais limité, de membres, au-delà de deux », tandis que pour d'autres, sa signification est plus spécifique : « deux ou trois membres » [cf. *quelques*]). Les différences sémantiques spécifiques passent souvent inaperçues, jusqu'à ce que, dans des contextes particuliers, le doute s'installe, dans le vif de l'interprétation. Il y a une sorte de protection d'ordre social dans le brouillage perceptif entre le fait de vouloir se comprendre (en imposant parfois sans le savoir une interprétation des formes linguistiques) et le fait de croire qu'on se comprend parfaitement. S'il est vertigineux de penser que nous pouvons changer en très peu de temps l'orientation du regard porté sur « le monde » (donc altérer une sémantisation qui, pendant des années, nous était commune), peut-être comprend-on que l'impression d'un sens commun identique et partagé recèle la fragilité d'un projet collectif, entre le pari d'une promesse (la confiance en l'avenir) et le caractère rassurant de la sécurité sociale (paix et stabilité).

La notion de communauté référentielle que nous allons présenter maintenant répond au besoin mentionné plus haut d'appréhender un certain nombre de convergences sémantiques spécifiques de façon relativement concrète.

6.3. Les communautés référentielles comme espaces de sémantisation : différences et indifférences

Le projet collectif qu'implique la notion de sens commun présuppose l'existence, préalable ou consécutive à sa manifestation, de groupes formant une communauté intellectuelle virtuelle. Cette notion invite à placer spontanément le lien dans un lieu prédéterminé dont il serait possible de reconstituer les limites. Cette tendance à baliser le sens à l'aide de catégories générales qui aident à saisir la réalité en essentialisant certaines de ses caractéristiques (image homogénéisée d'un espace

physique, d'un milieu professionnel, etc.), n'est pas absurde, mais elle est réductrice : même si l'on en nomme certains aspects par le biais d'un étiquetage social, géographique, économique..., il n'en reste pas moins que les communautés¹⁶ ne sont pas des objets formels que l'on pourrait hypostasier indépendamment des modes de circulation de sens.

Les cas de divergences sémantiques présentés plus haut rappellent que la fixité d'un sens commun est incertaine. Des sujets pris avec des habitudes de regard spécifiques, influencées de diverses façons, créent des effets de sens commun, qui reproduisent, entérinent ou effacent « du » sens intuitivement perçu comme partagé. Rien n'est moins sûr que l'universalité, au sein d'« une » langue, des significations partagées (donc apparemment connues)¹⁷. Mais rien n'est plus rassurant, aussi, que d'être porté à croire dans cette potentielle universalité du sens linguistique : pour préserver l'idée (irénique) que la relation interpersonnelle est toujours possible *même dans le langage*, il faut partir du principe que tout le monde disposerait des mêmes outils de communication et des mêmes compétences langagières. Si l'on revient brièvement sur le terme *commun*, qui fait la jonction entre *communauté* et *communication*, on peut voir le « sens commun » comme une tension vers un ensemble de « points communs » que devraient valoriser les membres d'une communauté donnée. L'ambivalence du rapport à la « pensée commune » qui s'y rattache indique bien la contradiction inhérente à l'humain moderne, pris entre un désir d'émancipation individuelle et d'incontournables appartenances.

En général, le commun sémantique implique le traçage d'un seuil en deçà duquel les sujets, par économie, ne ressentent pas le besoin de préciser, dans l'ordinaire de la conversation (ce qui s'y trouve « va de soi »). Au-delà de ce seuil figure un sens commun générique que l'on peut se représenter à l'image de caractéristiques sémantiques « générales » assez largement partagées (N.B. celles-ci ne sont pas nécessairement dénotationnelles). En deçà du seuil de généralité sémantique, des groupes plus limités partagent des référentiels restreints ; au sein de ces groupes de sujets référants, le « sens commun » a été affiné au fil du temps du fait de leur intérêt partagé et de leurs préoccupations convergentes pour un sujet. Je propose de définir les diverses formes de sens commun comme des points de mire correspondant à autant de *communautés référentielles*. Celles-ci sont orientées par une attention et

16. Je prends ici ce terme dans le sens littéral de « regroupement fondé sur un certain nombre de propriétés communes ». Les « communautés » en question correspondent en fait à des univers existentiels de vie composites et hétérogènes.

17. Et, en amont des significations linguistiques, il paraît bien ambitieux de postuler l'universalité de « concepts ». Le regard que nous portons sur notre environnement diffère de telle sorte entre communautés qu'il est même difficile de postuler l'universalité de concepts relatifs à des expériences humaines aussi concrètes que celles du jour et de la nuit, de la vie à l'extérieur, des saisons, du passage du temps, de la « nature », etc.

une sensibilité conjointes qui dirigent le regard vers certains aspects du réel (voir à ce sujet [COU 15, COU 18, VOG 18]).

Le fait que les individus n'envisagent que difficilement d'être autonomes par rapport aux communautés qu'ils intègrent ou traversent, les contraint à créer du lien social, qui les « oblige » dans un certain sens. Pour répondre à ses besoins fondamentaux, chacun(e) doit se représenter, donc sémantiser le lien social : l'une des vertus du sens linguistique est justement d'aider à mettre du sens dans ce lien. L'idée la plus banale de sens révèle aussi une forme d'interdépendance sociale, que l'utilisation normative de la notion de sens commun entérine (non seulement le sens est « naturellement » partagé, mais il relève de l'évidence). L'intuition d'un sens commun repose, de façon en général peu consciente, sur des formes complexes, variables, et toujours particulières, de communautés socio-sémantiques. L'invocation du « sens commun » relève quant à elle d'une rhétorique socio-affective qui repose en partie sur une vision idéalisée du monde social. Elle doit être distinguée du sens effectivement mis en commun. Cela implique de concevoir des convergences interindividuelles qui sont à l'origine de communautés affectivo-cognitives, sans être identifiables à partir de « paramètres » classificatoires (catégories formelles) tels que la région, l'âge, le sexe ou la classe socioprofessionnelle. On peut ainsi envisager de définir ces communautés plus concrètement, à partir des objets de référence vers lesquels les regards sont tournés. C'est pourquoi je propose de parler de *communautés référentielles*. Il s'agit de communautés (éventuellement plurilingues) dont les membres ont en commun de « traiter » de façon semblable des mêmes objets référentiels. La notion de communauté référentielle est en lien étroit avec celle de communauté attentionnelle, dans la mesure où les habitudes référentielles d'un ensemble de sujets – orientées vers les objets de référence qu'ils partagent régulièrement – se définissent en grande partie par le fait que ces objets-ci plutôt que d'autres retiennent leur attention [COU 18].

Pour un objet de référence ou pour un ensemble solidaire d'objets référentiels, un sujet de langue (S) est à même d'élaborer « en contexte » de nouvelles normes-repères. Celles-ci seront d'autant plus intelligibles qu'elles se rattachent à une expérience que S partage avec d'autres, qui peuvent ainsi comprendre dans une certaine mesure ce que S veut dire lorsqu'il y fait référence. La règle générale, néanmoins, consiste dans l'héritage graduel des normes-repères. Pour un ensemble d'objets de référence identifiés, S acquiert à sa façon des normes sémantiques dont il se fait une représentation. Cette acquisition se fait au fil de son expérience sémi-référentielle, dans un régime temporel particulier plus ou moins distinct de celui d'autres sujets, et généralement au gré d'une multitude d'inférences parfois singulières. Ce qu'un sujet perçoit, selon son expérience, comme une norme-repère nouvelle peut, depuis plusieurs générations, orienter l'usage linguistique et le regard d'une communauté. L'impression de nouveauté sémantique doit donc être distinguée de la nouveauté objective, phénomène plus rare qui relève d'un théorique point de vue collectif (perspective

transindividuelle). En pratique, connaître le moment précis où une signification a été produite pour la première fois dans une communauté idiomatique présente un intérêt réduit (qui se limite en général à des discours influents susceptibles d'être repris en boucle).

La complexité du point de vue défendu ici réside dans le fait (empirique) :

– d'une part, que les zones de véritable partage de sens (ou d'intercompréhension) ne sont généralement que partielles¹⁸ (cela est intuitif, et les sujets de langue en ont une expérience intime : ils savent, plus ou moins, adapter leurs propos selon le préjugé qu'ils ont que ceux-ci pourront dans une certaine mesure être compris par un interlocuteur réel ou virtuel) ;

– d'autre part, et c'est sans doute là le nœud du problème (plus réjouissant en théorie que dans la description des faits établis), les objets immatériels qui constituent le principal point d'ancrage des communautés référentielles :

– ne correspondent jamais qu'à des ensembles « plastiques » de phénomènes sémantiques (usages sémantiques et valeurs) ;

– ne rassemblent en général qu'un nombre limité d'individus qui, dans les faits, peuvent être très différents les uns des autres au regard des catégories formelles d'âge, de sexe ou de « classe » sociale.

Ainsi, les convergences interindividuelles sont d'autant plus rares que les objets qui retiennent l'attention sont subtils ou peu repérés dans un environnement scopique donné : du sens commun, on passe alors à des formes de sens privées de dimension collective *a priori*. Le sens de l'expérience vécue, avant que celle-ci ne soit formulée dans du langage, oriente l'attention portée sur des aspects du monde, ou plutôt, elle oriente vers ce que nous sommes en mesure de nous représenter comme quelque chose « du » monde. L'idée défendue ici intègre les deux principaux aspects du sens (aspects scopique et social) : les habitudes collectives influent sur les aspects de l'expérience que nous sommes en mesure de voir ou non ; de plus, elles participent au projet sociostabilisateur qui consiste à valoriser un horizon commun, afin de garder un certain cap civilisationnel. Dans la dernière partie de ce texte, je reviens sur le rôle particulier de l'expérience linguistique au sein de ces habitudes collectives.

6.4. Le sens commun entre expérience concrète et formes en circulation : dédoublements de sens et de signification

Le commun sémantique, ce que nous partagerions de sens, est non seulement hétérogène, mais il change ou diffère selon les lieux et les milieux. Cela est

18. [NYC 08] dresse un constat analogue, bien que moins radical sur ce point.

particulièrement flagrant dans le cas de la francophonie. Les éléments de communauté sémantique s'apparentent le plus souvent à des matrices génériques très plastiques, en général trop incertaines pour qu'on puisse, hors contexte, fonder une interprétation ferme et précise des expressions singulières qui en procèdent. Comme nous l'avons vu plus haut, les formes les plus communes (c'est-à-dire les formes partagées par la plupart des sujets qui ont commencé à parler une « langue ») peuvent tromper par l'apparente similarité d'usage que rendent possible certains traits génériques. Le potentiel sémantique d'une unité comme *sécuritaire*, par exemple, permet des usages courants diamétralement opposés du point de vue axiologique. En Europe, la notion s'accompagne d'une certaine défiance (on rapporte l'adjectif à un État ou à une politique que l'on juge défavorablement). En Amérique du Nord, la notion est très positive (un siège bébé ou un investissement financier sont dits *sécuritaires* ; côté européen, *safe* semble être l'équivalent le plus proche). L'impression d'identité sémantique qu'engendre la forme commune ne porte en général pas sur la saisie globale, mais sur les valeurs spécifiques (usages sémantiques), qu'on peut alors aisément confondre (cas fréquent dans les interactions). Parce que la forme matérielle est plus saillante que la forme conceptuelle, le sentiment d'unité sémiotique – autrement dit, le fait d'appréhender la même forme matérielle stable, de croire que l'on a affaire au « même signe » – tend à être plus fort que le sentiment d'unité sémantique, plus fort, donc, que l'impression que l'on a affaire à une signification « donnée » ; par conséquent, les sujets de langue ont spontanément tendance à subordonner la signification à ce qu'ils connaissent de l'unité sémiotique, quelle qu'en soit l'étendue. Ce réflexe suppose déjà l'identification ou la sélection d'une unité sémiotique particulière, à travers une impression sémantique plus diffuse.

Pour prendre un exemple simple, l'usage général d'un mot aussi commun qu'*hiver* en français contemporain reflète l'héritage d'habitudes conceptuelles d'ordre culturel forgées dans un climat de l'hémisphère Nord où la décomposition de l'année solaire en quatre saisons de longueur équivalente 1) était possible, et 2) pouvait suivre l'ordre que nous connaissons en français (renouveau printanier de la nature + radoucissement, chaleur estivale + longues journées, rafraîchissement automnal, froidures hivernales + journées les plus courtes). Toutefois, du fait que l'expérience ordinaire des saisons relève de cultures climatiques différentes, les francophones de Guyane, du Gabon, de la Réunion ou de régions du Canada associent à ce mot-repère d'autres formes de sens commun¹⁹. Le découpage de l'année en quatre saisons qui se suivent et qui,

19. Ces différences diatopiques ne se limitent pas au découpage temporel. On les retrouve sur le plan spatial, puisque la façon de tourner le regard dans une direction ou l'autre conduit, selon la situation repérante, à associer un sens concret différent aux termes spatiaux. Pour reprendre l'exemple des points cardinaux, si l'on est à Montréal, à Marseille ou à Paris, *est*, *ouest*, *sud* et *nord* ne sont pas associés aux mêmes régions ; de même, au Québec, les expressions *rive nord* et *rive sud* prennent un sens différent si l'on suit le cours du fleuve Saint-Laurent, ce, jusqu'au moment où l'on reprend la conception ancienne, héritée, que cette

sériées, reviennent chaque année, est certes partagé dans toute la francophonie (avec quelques réaménagements structurels, comme l'insertion, en Amérique du Nord, de la notion d'été indien ou *été des Indiens*).

Cependant, le sens communément associé diverge sensiblement selon les types d'expériences repérants. Il convient donc de distinguer entre 1) la structuration formelle (abstraite, et qui peut être plus près d'une représentation normative idéalisée), et 2) le sens commun spécifique (dirigé vers des horizons culturels particuliers). Ce dernier est propre à des communautés particulières, qui investissent la structuration temporelle de valeurs différentes. Dans l'hémisphère Sud, le stéréotype associé à Noël (avec neige, Père Noël, rennes et traîneau, cheminée...) est anatopique. On a affaire à une forme particulière de ce que j'appellerai un « anascopisme », soit la déformation du regard que nous portons sur une réalité du fait de la mise en contact, et parfois de la friction, entre différentes façons de voir « le monde », dont la plupart sont établies dans une communauté donnée.

Notre environnement est non seulement composé de quantité de formes signifiantes (objets, actions, gestes...), mais nous nous servons d'une partie de celles-ci pour en donner une interprétation. Nous tendons aussi, comme sujets de langue, à amalgamer ce qui correspond à une orientation dynamique multidimensionnée (le sens, fluide et labile), et ce qui implique la présence de signes formés à partir d'une « langue » accessible par d'autres (la signification, dans son apparente et relative stabilité). On peut envisager qu'une partie du sens commun se loge en dehors du langage verbal. Mais il est difficile de ne pas remarquer la tendance (accrue dans le champ disciplinaire de la linguistique) qui consiste à surreprésenter la signification, c'est-à-dire à ne présenter du sens (concret, empirique) qu'une image de second plan, placée sous le signe des artefacts naturalisés que sont les formes linguistiques (constructions comprises). Le biais disciplinaire est d'autant plus frappant que les formes retenues dans la description et l'analyse linguistiques sont le plus souvent, par commodité, des formes abstraites (abstraites de toute énonciation, de toute situation, de tout investissement subjectif, de tout lien intersubjectif, voire... de toutes coordonnées spatiotemporelles)²⁰.

masse d'eau est une mer (air salin, eau salée, largeur du cours d'eau...) : il est alors question de *côte nord* et l'on parle effectivement de *mer*. Dans tous les cas, le système formel abstrait qui donne sa valeur générale aux noms de points cardinaux reste inchangé. Cependant, l'habitude sémantique concrète d'appliquer ces termes à des régions spécifiques diffère selon le point de référence (ainsi, la norme de référence d'un syntagme comme *le Sud* repose typiquement, pour des francophones vivant au Canada au début du XXI^e siècle, sur la représentation de pays tels que Cuba, le Costa Rica ou la République dominicaine).

20. Dans [COU à par.], je propose de faire une distinction entre : 1) les unités extraites de la syntaxe élémentaire (c'est-à-dire en général ce que nous avons coutume d'appeler « mots »), et 2) les « signes empiriques », plus concrets.

Pour distinguer quelques dimensions importantes du sens commun, il importe de revenir sur la double expérience que nous avons/faisons en tant que sujets de langue(s).

Il y a d'abord l'expérience subjective du monde tel qu'il se présente à nos sens, ce que nous en extrayons et ce que nous y associons d'un point de vue cognitif, mais aussi ce qui, dans cette expérience, s'inscrit en nous sous forme psychologique et physique (par exemple, la mémoire d'un événement traumatique, ou les effets corporels qu'entraînent un certain type d'activité physique, la prise de certains médicaments, un accident, etc.). Je parlerai ici d'« expérience concrète », tout en étant conscient que cette étiquette est peu précise (on pourrait parler d'*expérience brute* ou d'*expérience immédiate*, en sous-entendant par *immédiate* que l'expérience peut au contraire être médiée par des signes). Bien que conditionnée du point de vue neuro-, psycho- et physiologique, l'expérience « concrète » s'inscrit dans un environnement spatiotemporel déterminant, dont les composantes alimentent les perceptions. Ainsi, la relation manifeste aux personnes et aux « choses », culturellement variable, infléchit directement ou indirectement l'expérience concrète, donc la façon d'en parler.

Ensuite, il y a l'expérience sémiotisée (ou : médiée par le langage), expérience d'ordre sémantique que nous faisons par l'intermédiaire de différents types de formes langagières, parmi lesquelles les pratiques linguistiques ordinaires figurent sans doute en première place²¹. Que les pratiques linguistiques soient environnantes, rapportées, éloignées, etc., elles orientent le regard que nous portons sur des aspects toujours parcellaires de notre expérience concrète « du » monde. Dans certains cas, les pratiques linguistiques – et les formes qui en résultent – tendent à détourner le regard de l'expérience concrète. C'est le cas de formes de préciosité, ou du « politiquement correct ». Un voile plus ou moins opaque (euphémismes, jargon...) recouvre alors « les choses ». Dans ces deux grands types d'expériences, le lien aux

21. Je rejoins en cela jusqu'à un certain point la perspective médiationniste développée notamment dans [NYC 03]. Dans cette perspective, « [l]e langage joue [...] un rôle actif dans la pensée humaine non seulement en ce qu'il la sémiotise, la pré-forme et la reconfigure, la transforme dans son être, tant au plan ontogénétique qu'au plan de l'histoire de l'espèce et des groupes, mais aussi, on ne saurait trop le souligner, en ce que toute analyse du monde et toute interaction se conduisent à l'aide des ressources sémiotiques et ne peuvent se conduire sans elles » [NYC 03, p. 52]. Je fais cependant le choix de conserver l'idée qu'il puisse y avoir des pans de l'expérience que la sémiotisation (langagière) n'atteint pas véritablement (perception vague, états émotionnels « indicibles », etc.). La place que prend chacun de ces types d'expérience est, de ce point de vue, tributaire des cadres d'intellection et des modalités d'expression : l'expérience n'est en cela pas de même nature que l'on soit dans la perception semi-consciente de paramètres de l'environnement immédiat, ou que l'on s'efforce de formuler une analyse détaillée à partir de cette perception première.

autres est sous-jacent. Autrement dit, les formes de « regard » que nous portons sur ce que nous disons être « le » monde sont généralement comprises dans la mesure où elles sont rapportées à la croyance que les autres membres de la communauté « le » verraient de la même façon.

Les expériences des deux types présentés ici, « concrète » et « sémiotisée », sont manifestement inégales 1) les unes par rapport aux autres, et 2) dans leur répartition interindividuelle au sein des sociétés. La disjonction entre les deux types d'expériences entraîne parfois des formes d'injustice frappantes : l'accès à des significations communes, le temps de « métabolisation », la conscience des différences (et, plus radicalement, de leur possibilité), l'exploitation de nuances sémantiques ou d'effets rhétoriques, sont très variables entre individus, mais aussi, pour un individu, selon les domaines d'expérience.

Il est difficile de faire l'économie de l'impact que produit la diversité sémantique à l'échelle (inter)individuelle sur l'identification même de formes de sens commun. On comprend en quoi le postulat ordinaire d'un sens commun très général est une façon d'entretenir un mythe pratique. Plutôt que d'inclure la spécificité des communautés concrètes (composées de sujets dont la sensibilité oriente la référence d'une certaine façon), le sens représenté *a priori* comme « commun », général, résulte de la projection sur des formes d'un idéal d'ordre social : constitué en partie autour de l'expérience sémiotisée, cet idéal conduit à renforcer la croyance dans l'existence d'une « communauté linguistique » totale.

Les deux types d'expériences, concrète et médiée par des formes langagières, sont orientés par du sens commun, dans la mesure où chaque expérience s'inscrit dans un ou des environnements sociaux. On pourrait dire que le sens commun oscille entre :

- des normes par rapport auxquelles des usages sémantiques sont repérés dans une certaine communauté scopique ;
- des idées générales (stéréotypes, lieux communs...), dont se composent les communautés culturelles auxquelles nous appartenons, et qui, par conséquent, nous constituent en tant que sujets individuels, quel que soit notre positionnement à leur égard ;
- des expériences brutes, dont les expériences affectives ou corporelles sont les plus manifestes (par exemple, être témoin d'un accident grave nous *touche* profondément en tant qu'humains ; de façon plus générale, nous partageons assez vite la connaissance intuitive de la loi de la chute des corps).

Si j'ai présenté plus haut l'expérience concrète comme première, tandis que l'expérience sémiotisée ordonnerait ou reconfigurerait celle-ci dans un second temps,

c'est qu'il s'agit de la séquence empirique la plus intuitive²². Il existe toutefois des cas, peut-être de plus en plus fréquents, dans lesquels l'ordre s'inverse, où l'expérience linguistique conduit, voire force les sujets, à associer à des formes auxquelles ils sont exposés, des impressions, des expériences concrètes ou des connaissances peu consistantes. L'abstraction verbale (jargon administratif, récupération de termes techniques dans le vocabulaire ordinaire²³, etc.) est emblématique à cet égard, *a fortiori* quand des formes linguistiques parviennent aux sujets interprétants avec très peu d'indices quant à leur signification précise. Ainsi la notion d'oméga 3 fait-elle aujourd'hui partie d'un référentiel commun à un grand nombre de personnes à travers plusieurs univers linguistiques, dont l'univers francophone. Le sens commun qui s'en dégage renvoie à un souci, accru ces dernières décennies, de contrôler son alimentation. La signification du terme récupéré *oméga 3* reste très générale pour la plupart des francophones, dans la mesure où ce qu'il dénote ne relève pas de l'expérience concrète immédiate (contrairement au poisson, les oméga 3 n'ont pas de saveur particulière). On a dans ce genre de cas affaire à un ordre sémantique formel à faible teneur expérientielle directe du point de vue sensoriel.

À une époque où les connaissances techniques et scientifiques n'ont jamais aussi largement circulé, et où les sujets parlants n'ont jamais autant communiqué à une vaste échelle, il se peut que nous assistions (et participions) à l'établissement de nouvelles normes de sens commun. Les pratiques assistées par les nouvelles technologies, et notamment l'abolition virtuelle des distances, l'augmentation de la mobilité géographique, l'accélération des rythmes mécaniques, qui est bien souvent corrélée avec une densification horaire et une intensification des activités, mais aussi, ce qui me semble le plus conséquent en termes linguistiques, qui s'accompagne d'une individualisation accrue des pratiques, cet ensemble de changements participe à la formation de nouvelles communautés référentielles. Cela invite à poser la question des conditions d'apparition ou de disparition de formes, nouvelles ou anciennes, de sens commun.

Pour clore cette dernière partie, j'aimerais dire un mot bref de l'opposition entre commun et propre, que l'on trouve lexicalisée tant pour les noms (*nom propre* opposé à *nom commun*) que pour le sens (*sens propre* opposé à *sens commun*). Tandis que l'extension sémantique spécifique d'un nom commun se trouve généralisée à partir du jumelage entre expérience sémiotisée et expérience concrète, celle d'un nom propre est pour l'essentiel fixée par les limites de l'expérience concrète et/ou

par une connaissance particulière²⁴. Il semble possible de faire un parallèle entre nom propre/nom commun et sens propre/sens commun, dans la mesure où l'on peut aujourd'hui constater la progression non seulement du régime du nom propre, mais aussi de celui du sens propre, de la propriété sémantique. La présence accrue, dans nos univers de référence, de marques déposées, de sigles et d'acronymes, de formules, de codes, mais aussi de termes spécialisés, illustre ce phénomène. Concevoir « le » sens commun (qui s'imprime dans des formes linguistiques diffuses) comme un type de sens propre à une communauté invite aussi à poser la question des formes de propriété(s) qui traversent l'espace collectif.

6.5. Conclusion

Si le sens oriente et régule les pratiques sociales, la notion de sens commun, formulée comme telle, ordonne une vision du monde. Sa finalité rhétorique opère dès lors qu'un besoin d'ordre social est consenti par les sujets qui contractent des liens avec une collectivité qui les dépasse. La force de la croyance dans l'idéal irénique d'une intercompréhension également répartie est, déjà, une raison suffisante de s'interroger sur les lectures possibles de la notion de « sens commun », qu'elle soit explicite ou implicite. Déjà, la représentation ordinaire de la notion de langue repose sur l'idée d'une intercompréhension réussie. Ce que nous avons été habitués d'appeler couramment du nom de « langue(s) » rappelle l'idéal sociorelationnel de l'être en société : le fait que nous ayons l'impression de pouvoir nous entendre complètement par l'intermédiaire des outils linguistiques à notre disposition serait comme un produit dérivé de l'entente préalable sur notre appartenance à un corps

24. Cela tient notamment au fait que l'identification de l'objet référentiel d'un nom propre est relativement simple : l'objet que sert à saisir le nom propre est prototypiquement un individu (humain ou non humain), donc une unité (l'entité est alors vue comme un tout et non – de façon compositionnelle – comme un amalgame de propriétés). C'est à partir du moment où l'on dégage un certain nombre de traits caractéristiques de la représentation que l'on se fait d'un individu que le processus sémantique se complexifie, par abstraction. On entre alors dans la catégorie du « commun ». Dans le cas de l'antonomase, le nom propre (devenu nom commun) sert de base – comme forme sémiotique – à une conception singulière qui rassemble un certain nombre de propriétés typiques. Si nous avons l'habitude de voir souvent Paul faire un geste théâtral avec le bras, nous pourrions 1) penser de quiconque fait ce genre de geste théâtral qu'il ressemble à Paul, et, 2) dans certaines conditions, attribuer à cette autre personne (y compris si c'est une femme) le nom *Paul* et dire *Tiens, c'est Paul !* ou *Un autre Paul !*, du fait même de cette ressemblance gestuelle. La condition première : que les interlocuteurs partagent la clé référentielle, en l'occurrence que le geste de Paul soit suffisamment saillant pour eux. Nous sommes alors dans l'expérience sémiotisée : *Paul*, en tant que nom, sert d'intermédiaire pour exprimer une perception partagée, laquelle relève en partie de l'expérience concrète (en partie seulement, parce que le geste lui-même est porteur de signification, et que son association au nom *Paul* va de soi pour les personnes qui le connaissent un peu).

22. Je suis bien conscient que ce séquençage est sans doute artificiel. Mais je tiens, à ce stade de la réflexion, à conserver l'idée qu'une partie du sens commun (intersubjectif) se loge dans l'expérience non sémiotique.

23. Au sujet de la notion de récupération terminologique, voir [VOG 18].

collectif qui nous intègre. La langue serait alors comme une matrice de production de sens commun, autrement dit un espace générique d'institution de repères sociaux et sémantiques.

Le fait que l'on conçoive hors contexte « le » sens relativement à des formes linguistiques abstraites et nettement délimitées renforce la confusion quant à la nature de « ce » sens, facilement présenté à l'image d'une totalité clairement définie, homogène et unitaire (on aurait ainsi « le sens d'un mot », « le sens de la phrase », etc.). Il y a certes du sens. Mais réduire la masse composite diversement orientée à l'unité simple, unidirectionnelle, c'est un peu comme ne voir une forêt sémantique qu'à partir du seul type d'arbre que l'on se représente à un instant *t*. Bien que le même terme (*sens*) soit employé pour en faire état, il est toujours pertinent de conserver la distinction entre phénomènes sémantiques concrets (sens en contexte) et (re)constructions conceptuelles abstraites (tentatives d'accès à la signification). L'intercompréhension est, dans les faits, limitée par le partage interindividuel inégal des objets de référence qui déterminent le sens ; toutefois, du point de vue épilinguistique, l'apparente familiarité des formes matérielles employées conduit souvent à supposer que l'on pourrait se comprendre sans trop de difficultés. Autrement dit, l'emploi de *formes linguistiques communes* renforce l'impression que l'intercompréhension serait évidente. Du fait que les communautés référentielles déterminent des accès au sens, on observe de profondes inégalités quant à l'intercompréhension véritable : en effet, l'imprégnation à l'origine de spécificités sémantiques varie selon les goûts, les intérêts, les habitudes, les occupations, les nécessités, les préoccupations, les désirs, les inquiétudes, les dispositions et aspirations, les aptitudes et capacités neuro- et physiologiques, mais également les relations sociales de chacun(e).

J'avancerai l'idée que le commun, du point de vue sémantique (en aval de l'expérience concrète), se situe au carrefour 1) des formes largement partagées, diffuses, que l'on est à même de reconnaître d'emblée superficiellement (et à partir desquelles la magie des ressemblances matérielles opère, produisant l'impression spontanée d'identités sémantiques), et 2) d'une certaine utilisation de ces formes, jugée conforme à une ou des normes-repères (les significations, routinisées, voire ritualisées, sont entendues selon des normes propres à une communauté) ; l'utilisation des formes est quant à elle reliée 3) à des expériences (y compris linguistiques) dont on pense qu'il est hautement probable qu'elles soient partagées avec d'autres que soi. Ce qui est appelé « sens commun » n'est donc qu'un nom donné à une forme particulière de sens propre à des communautés référentielles, et, en deçà, spécifique à des communautés attentionnelles. L'attachement à l'idée qu'« un sens commun » serait partagé par l'ensemble des sujets qui parlent couramment « une langue » présente des avantages sociaux, dans la mesure où cela renforce l'idée (théorique) que l'ensemble des regards est *a priori* dirigé vers un horizon collectif. En pratique, les sujets partagent plutôt un certain nombre de façons de voir et d'appréhender des aspects de « ce » monde qu'ils habitent, à propos desquels les formes en circulation leur permettent d'échanger.

L'une des puissances du langage verbal est de concentrer dans des formes exprimables tant le très banal, dans un sens à portée sociale, que le plus réfléchi, à plus haute teneur cognitive. En deçà des formes, en filigrane des normes qui les orientent, les sujets élaborent et partagent du sens qu'ils extraient d'expériences « propres », relatives à des communautés scopiques caractérisées par un certain type de culture, avec ses rapports au corps et à l'autre, ses rapports au passage du temps et à la « nature », à l'alimentation, etc.

Une part de la complexité de la dynamique du sens réside dans le fait que les points de vue que nous nourrissons en tant que sujets regardants sont multiples, variables et changeants. Croire dans la transparence du sens linguistique et dans l'évidence qu'il y aurait à le partager spontanément, est sans doute un avatar, implicitement reconduit en linguistique, de l'idéal qui consiste à voir dans la langue un projet collectif, entériné par l'existence même de formes communes. Se risquer à jeter le doute sur le caractère apparemment absolu de la communauté, ou plus concrètement, sur la suprématie effective du lien social, s'apparente à un geste de profanation. Mettre en question la part de commun dans cet idéal de communauté, en soulignant les limites mêmes qui font du collectif « un projet sans cesse compromis » auquel se consacrent les vivants de bonne volonté, ce serait déjà, en quelque sorte, entrer en conflit avec nous-mêmes, puisqu'en réduisant conceptuellement le champ du sens commun, on donnerait alors l'impression d'accepter d'ouvrir la porte à la mésentente sociale²⁵.

6.6. Bibliographie

- [BEC 04] BECKETT S., *L'immuable*, Éditions de Minuit, Paris, 2004.
- [BOU 01] BOULANGER J.-C., « L'enchâssement du discours de la néobienséance dans le dictionnaire », dans C. BAVOUX, F. GAUDIN (DIR.), *Francophonie et polynomie*, p. 141-176, PUR, Rouen, 2001.
- [COU 12] COURBON B., « Représenter la diversité linguistique dans un dictionnaire monolingue », dans M. HEINZ (DIR.), *Dictionnaires et Traduction*, p. 153-196, Frank & Timme, Berlin, 2012.
- [COU 15] COURBON B., « Pratiques sémantiques et différences interindividuelles à l'ère des corpus informatisés », *Cahiers de lexicologie*, vol. 106, n° 1, p. 91-126, 2015.

25. Je tiens à remercier Vincent Nyckees et Georgeta Cislaru d'accueillir cette contribution au sein du projet de réflexion collective sur la notion de sens commun qu'ils ont mis en œuvre, ainsi que pour les commentaires constructifs qu'ils ont faits sur ce texte en préparation. Merci également à Myriam Paquet-Gauthier pour sa lecture critique d'une première version du texte. Propositions, formulations ou erreurs relèvent de ma responsabilité.

- [COU 18] COURBON B., « Du figement attentionnel au figement dans la langue », *Langues et linguistique*, vol. 37, p. 4-47, 2018.
- [COU n.d.] COURBON B., « Du réel linguistique à la réalité lexicographique : entre langue vécue et récit dictionnaire », dans I. COLLOMBAT (DIR.), *Traduction littéraire/traduction terminologique*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, n.d..
- [DOS 15] DOSTIE G., « Gros mots et petits mots dans une perspective prototypique », *Cahiers de lexicologie*, vol. 106, n° 1, p. 55-89, 2015.
- [DUM 14] DUMONT F., *Le lieu de l'homme*, Bibliothèque québécoise, Montréal, 2014.
- [NYC 03] NYCKEES V., « La perspective médiationniste en linguistique », dans M. SIKSOU (DIR.), *Variation, construction et instrumentation du sens*, p. 47-71, Hermès-Lavoisier, Paris, 2003.
- [NYC 08] NYCKEES V., « Une linguistique sans langue ? », *Langages*, vol. 170, n° 2, p. 13-27, 2008.
- [VEC 05] VECCHI D. DE, « La terminologie dans la communication de l'entreprise : approche pragmatérminologique », *Cahiers du CIEL*, p. 71-83, 2005.
- [VOG 18] VOGH K., COURBON B., « "For me, it was very genetic" : usage de termes issus du domaine de la génétique dans le discours en ligne de diabétiques anglophones », dans C. ROCHE (DIR.), *TOTh 2016. Terminologie & Ontologie : Théories et Applications*, p. 83-103, Éditions de l'Université de Savoie, Chambéry, 2018.

Chapitre 7

Modalisation et partage du sens : dialogisme, implicites et données d'arrière-plan

7.1. Introduction

Le partage du sens permet de rendre compte des activités coordonnées de sujets engagés dans des interactions verbales. Les significations linguistiques ainsi construites ne surgissent de ces rencontres qu'en prenant appui sur des discours préexistants, illustrant alors la dimension dialogique du langage pour qui « toute énonciation, quelque signifiante et complète qu'elle soit par elle-même, ne constitue qu'une fraction d'un courant de communication verbale ininterrompu » [BAK 77, p. 136]. Outre cette dimension dialogique, il paraît raisonnable de postuler l'existence préalable de savoirs et de ressources linguistiques supposées partagées qui constituent un socle cognitif et culturel à la base de toute communication humaine. Par ailleurs, les significations construites en interaction échappent largement à chacun des participants en se présentant comme un entre-deux qui renforce inévitablement la présence d'implicites et de non-dits. Enfin, la communication ne saurait se limiter à l'échange d'informations dans la mesure où les sujets sont de véritables acteurs qui peuvent jouer sur les contraintes et modifier les représentations préexistantes. Le partage du sens constitue donc la clef de voûte d'une théorie linguistique et cognitive de la communicabilité. À l'intérieur de ce cadre, nous prendrons comme angle d'attaque un phénomène énonciatif, la modalisation, qui nous est apparu particulièrement adapté dans la mesure où il comporte l'instruction de rechercher des significations implicites au-delà de l'énoncé afin de donner du sens aux énoncés modalisés et de participer au partage du sens.